

EN LISANT LES VIEUX JOURNAUX

Les gens de mon espèce adorent flâner chez les bouquinistes. Quelle chance pour Amiens de voir plusieurs d'entre eux s'installer dans le quartier Saint-Leu rénové, car c'était jusqu'à présent un type de commerce assez rare dans notre ville.

J'ai trouvé l'autre jour un ouvrage sur la cathédrale contenant dans ses pages une coupure du "Petit Journal", un quotidien parisien disparu depuis longtemps. Elle porte au verso un article intitulé "De la cathédrale aux gros canons". Ce titre, assez insolite, annonce un reportage d'un journaliste nommé Edouard Conte et qualifié "d'envoyé spécial" ce qui donne tout de suite de l'importance à ses propos. Mais - sécurité et censure obligent - aucune date n'est indiquée sur cette coupure jaunie que j'ai retournée dans tous les sens.

A la lecture de l'article, il n'est pas difficile de comprendre que celui-ci a été écrit pendant la longue période de la Première Guerre Mondiale qu'il est convenu d'appeler la guerre de position. Après les grandes offensives de 1914, le front s'était stabilisé à l'est de notre département ; chaque armée, bloquée dans ses tranchées, s'efforçait de pilonner les positions de l'adversaire avec des pièces d'artillerie de gros calibre, si lourdes qu'il fallait les déplacer sur rails. Ces gros canons, notre reporter ira les voir de près par les routes encombrées du Santerre.

Je vous ferai grâce de cette partie du récit, encore que notre homme sache user d'un langage imagé pour décrire la manoeuvre de ces monstres d'acier. Donnons-lui quand même la parole : "Le canon qu'on nous démaillotte de sa bâche, comme on ferait d'un article de Paris nouveau modèle qu'on ne découvre que pour vous, est un ancien canon de marine de 340, fait pour tirer sur des buts mobiles et dont il a fallu modifier l'assiette pour tirer sur le plancher des vaches. Le tube mesure en longueur quinze mètres [...] Ce tube, par le jeu d'une manivelle qu'un homme tourne, se met à tous les angles, tantôt aboyant à la lune, tantôt se rasant presque horizontal, comme un animal arc-bouté pour bondir ..."

Voilà pour les canons. Revenons en arrière, c'est-à-dire au début de l'article. C'est aussi revenir "à l'arrière", s'éloigner du front pour recueillir les impressions de ce parisien qui débarque à Amiens en plein mois d'août. Aujourd'hui, il trouverait une ville assoupie et largement désertée. Pour notre homme le tableau est bien différent : je lui rends la parole.

"Amiens ... Août - Remuantes, grouillantes sont les villes proches du front. La rue la plus passante d'Amiens a autant de va-et-vient que nos boulevards. Au vingtième siècle comme au Moyen-Age, les villes grossissent de la campagne désertée. Les services de l'arrière refluent jusqu'ici. Echappés d'un roman de Walter Scott : Highlanders aux mollets nus, à qui il manque la claymore (1), Indiens hiératiques et enturbannés, Canadiens aux reins puissants, au feutre cow-boy crâneur, Anglais grands, invraisemblablement maigres aux jambes de coq, bon troupiér de France qui boit à grandes lampées les premières heures de sa permission de huit jours, tous ces hommes hétérogènes manifestent l'unanimité de la digue contre le germanique débordement.

" Viande, marée, légumes, fruits emplissent les boutiques. S'ils les voyaient, les Allemands en baveraient d'envie. De Boulogne, les homards arrivent par masses. Aux cabarets où l'on mange, il faut retenir ses places. Les hôtels sont pleins. Les marchands de cartes postales n'ont pas assez de cartes postales. Le grondement du canon ponctue les doux propos d'un bouquiniste qui au seuil de son étal, m'offre, pour cinquante francs, un glossaire de Du Cange, en trois volumes un peu culottés. Du Cange est une des illustrations d'Amiens. Au centre d'un jardin aux récréantes pelouses, son bronze se dresse avec perruque et robe de magistrat.

"Amiens vend toujours des pâtés de canard. Amiens a toujours intacte sa cathédrale où le passant le plus rétif aux splendeurs de la pierre sculptée vient se recueillir. Les monuments, produits de notre génie, nous sont plus chers depuis que la bombe incendiaire nous en a fait sentir la précarité. Ils paraissent plus près de notre coeur par la réflexion que l'ennemi ne tournerait pas contre eux sa haine s'ils ne tenaient pas à la terre de France par quelque chose de plus profond que l'enfoncement de leurs piliers dans le sol.

"Nous franchissons les siècles, que les pédants coupent en tranches imperméables, pour nous retrouver contemporains de ce XIII^e siècle français, le plus créateur de toutes les histoires, où notre pays fut tout chevalerie, courtoisie, noblesse, rayonnement, expansion, où, du fond de la Hongrie, on venait

(1) Large épée.

visiter la cathédrale d'Amiens pour en édifier une à peu près pareille ... Il n'est que de regarder les mille personnages qui peuplent la cathédrale d'Amiens pour y voir au travail la France du XIII^e siècle, la France d'aujourd'hui - la même, pédants ! - moissonneur affilant sa faux (2), vigneron dans ses pampres, Saint Christophe, ouvrier à barbe déjà socialiste, dont la coupe un peu camuse du nez se répète chez les Amiénois, jeune soldat dont l'exergue : paupertas non depressit, nobilitas extulit, affiche qu'il n'a pas un sou vaillant, mais qu'avec du coeur s'ouvre devant lui le champ des plus mirifiques possibilités. Nulle part, même en Italie la mère de Dieu n'a couvé son petit Jésus d'un regard plus maternel, ne s'est réassimilé cette chair à sa propre chair plus que cette "Vierge dorée" si gracieuse à rendre en sa plénitude un sentiment que d'autres exprimèrent ou mignard ou violemment réaliste.

"Pendant les soixante années que dura l'édification de la cathédrale, combien moururent de ceux qui y collaboraient ? Vraisemblablement ils sont enterrés sous les dalles. Aucune épitaphe ne les désigne. Ils n'en désiraient point, plus anonymes que ceux qui pour la patrie sont tombés. Les uns et les autres pareils en ceci : qu'ils n'ont eu en vue qu'une grande oeuvre dont il se savaient peu de chance de voir la fin.

"Le jugement dernier du portail d'Amiens révisé les dominations par usurpation. Le temps et l'espace n'existant pas pour Dieu, Il pèse à la balance du peseur d'or de Quentin Metsis le rapt de l'Alsace et de la Lorraine. Il met Guillaume II et le chourineur dans le même panier. Le jugement dernier ! En combien de hauts reliefs ce lieu commun a-t-il été représenté ! Seul Amiens l'a dramatisé en farouche grandeur [...]

"Dans l'église, de ci, de là, des femmes en prière. Dans le chœur des ouvriers achèvent de garantir, de matelasser à grands renforts de planches et de sacs de terre et bitumes, les boiseries ajourées des stalles.

"Nous allons nous retirer quand, craintive, une vieille dame nous accosta : 'Croyez-vous qu'ils puissent revenir ?- Soyez tranquille, Madame. Ils ne reviendront pas. Ils s'éloignent. Encore quelques jours et vous n'entendrez plus l'évangile de leur 420.'"

Sur ces mots, le parisien sûr de lui quitte la cathédrale, content d'avoir rassuré la vieille dame par quelques phrases péremptoires. Imprégné par l'ambiance du lieu saint, il a trouvé une formule adéquate pour déconsidérer

(2) L'auteur commet une double erreur, ce n'est pas un moissonneur mais un faucheur ; cette figure ne se trouve pas à Amiens mais à Notre-Dame de Paris.

un peu plus l'adversaire : celui-ci confie aux canons le soin de répandre son propre évangile. Tout l'article est imprégné de cet esprit. Sous le couvert d'une description colorée des rues d'Amiens pendant la guerre, il a d'abord pour mission - sinon pour mot d'ordre - de maintenir le moral de l'arrière en ne présentant que l'aspect réconfortant des choses. Cet habitué des grands boulevards ne peut s'empêcher de tout mesurer à l'aune de la capitale : l'animation des rues, l'abondance dans les magasins, le canon que l'on cache comme un article de Paris encore inédit. Ce canon à longue portée est assez loin du front et ses servants tirent sur les Allemands sans les voir, si bien que dans la conclusion précédant sa signature, Edouard Conte imagine ce canon arrivant sous les murs de Berlin sans que les artilleurs qui l'entourent aient jamais rencontré un uniforme allemand ! Il y a une bonne dose de fatuité dans ces propos.

On sait ce qu'il en fut. La guerre de position s'éternisa et se transforma en guerre d'usure - mot affreux - et au printemps de 1918, les Allemands perceront le front et arriveront à 18 km d'Amiens, menaçant la cathédrale et la ville par leurs pièces à longue portée. Plus de homards dans les vitrines, plus de foule bigarrée dans les rues, mais un effort surhumain pour arracher la victoire, dont nous fêtons cette année le 70^e anniversaire. On sait quel fut le prix atroce de cette victoire pour des millions de Français et c'est cela qui reste en nos mémoires plutôt que les fariboles du journaliste parisien en service commandé. Mais il n'était pas mauvais de rapporter ses propos pour montrer ce qu'était la presse de l'époque, avec ce ton un peu hâbleur quand il s'agit de déprécier l'adversaire. Plus tard on appellera cela du bourrage de crâne et, à l'heure des bilans, on en fera grief à ces plumitifs. Ne soyons pas trop sévères dans nos jugements : ce n'était pas une mince affaire que de maintenir le moral d'un pays durant l'une des crises les plus terribles de son histoire.

Michel GILLOIRE

juin 1988